

UN FILM DE BEN RIVERS

TWO YEARS AT SEA

AU CINÉMA LE 4 FÉVRIER 2015



MOSTRA INTERNAZIONALE
D'ARTE CINEMATOGRAFICA
la Biennale di Venezia 2011
Orizzonti - Competition





UN FILM DE BEN RIVERS

TWO YEARS AT SEA

AU CINÉMA LE 4 FÉVRIER 2015

Un homme du nom de Jake vit au milieu de la forêt. Il s'y promène quel que soit le temps et fait la sieste dans les champs brumeux. Construit un radeau pour profiter d'un lac. Transporte ses approvisionnements en bois dans une jeep déginglée. Il bricole, récupère, entasse. En toutes saisons il survit frugalement, s'attelle à des projets étranges et vit un rêve radical de jeunesse pour lequel il sacrifia deux ans à travailler en mer.





© 2011
TWO YEARS AT SEA

AU LARGE

ANTOINE THIRION

Two Years at Sea succède à près d'une vingtaine de courts-métrages qui ont établi Ben Rivers comme l'un des artistes les plus étonnants du début du vingt-et-unième siècle. Venu au cinéma par la sculpture, la photographie et une cinéphilie éclectique, il forge un style original reposant sur l'emploi du 16mm et le traitement manuel de la pellicule, qu'il développe souvent à domicile et soumet à toutes sortes de distorsions. Ses premiers court-métrages (*Old Dark House*, *We The People*, *The Coming Race*, *Terror!*) sont des variations autour de réminiscences de situations cinématographiques – maisons hantées, hommes traqués, foules furieuses, peuples en exode – recrées par les biais artisanaux de la maquette, de la manipulation chimique et du montage.

Ses premiers portraits, *Astika* et *This Is My Land*, sont consacrés aux relations que des ermites contemporains entretiennent avec leurs paysages ; à l'intention d'un Norvégien de laisser croître la nature sauvage entourant sa ferme délabrée sans jamais intervenir ; à l'autarcie conquise par Jake Williams dans les forêts de l'Aberdeenshire en Écosse. Ces vies réinventées dans les marges proches de la civilisation sont l'occasion d'une forme d'ethnographie poétique, fascinée par des individus qui, dans le monde hermétique qu'ils se sont créés, se donnent la tâche pratique de repenser leur rapport à la nature et à la société, en réutilisant ses vestiges dans la perspective d'emplois nouveaux.

Hommes sortis des villes, au seuil d'un monde à inventer : descendants de Thoreau,

du Thomas Glahn de *Pan* (Knut Hamsun) ou du Lionel Verney du *Dernier homme* (Mary Shelley) parcourant l'Europe en voyant s'éteindre derrière lui la race humaine. Ces modes d'existence font écho à une pratique artisanale du cinéma, recourant comme eux à des matériaux dont l'industrie a décrété la péremption. Il ne s'agit pourtant pas de nostalgie, mais d'une stratégie pour réutiliser les reliques de notre passé plutôt que de les fétichiser, pour soustraire les images à leur datation et entrer avec elles dans un temps immémorial dans lequel les coutumes et les fictions restent à inventer. Moyen-métrage parmi les plus réussis, *Slow Action* imaginait ainsi à partir de paysages bien réels quatre utopies, quatre mondes perdus d'un futur où les îles, les micro-sociétés et leurs coutumes propres se sont multipliées sur une Terre recouverte par les eaux.

« Dernier homme du futur » comme le qualifie Rivers, Jake Williams revient dans *Two Years at Sea* comme un jeune homme âgé, légataire d'un monde dont ne subsistent que des vestiges. Rescapé d'une apocalypse ? Fondateur d'un nouveau monde riche des ressources de l'intelligence, de la poésie et de la nature ? Ou peut-être l'homme qui érige une cabane dans un arbre pour prendre une distance que rien ne réclame, à l'instar de Wakefield (Nathaniel Hawthorne) qui quitta soudainement son foyer pour vivre durant vingt ans à quelques mètres de son domicile, ne s'abandonne-t-il à la rêverie que pour retrouver le sens du lieu et du temps, la chance et la malédiction de la solitude.

FESTIVALS

Présentations et distinctions

Venice Film Festival – prix FIPRESCI Orrizonti •
 Vancouver International Film Festival •
 Montreal Festival du Nouveau Cinéma •
 New York Film Festival •
 Valdivia Film Festival – Mention spéciale du jury •
 London Film Festival •
 Viennale •
 CPH:DOX – Dox Award •
 Mar del Plata Film Festival •
 IFF Rotterdam •
 Istanbul International Independent Film Festival – Mention spéciale •
 Ficunam, Mexico •
 Jeonju International Film Festival •
 La Rochelle Film Festival •
 Cinéma du réel •

ENTRETIEN AVEC BEN RIVERS

PROPOS RECUEILLIS ET TRADUITS PAR ANTOINE THIRION

Jake était déjà le personnage principal de *This is My Land*, un court-métrage réalisé en 2006. Comment l'avez-vous rencontré, et comment son mode de vie rejoignait-il vos préoccupations ?

Ben Rivers : Je lisais les premiers romans de Knut Hamsun et *Pan* m'intéressait particulièrement. Je me demandais s'il existait quelqu'un, au début du XXI^e siècle, qui vive comme le personnage principal de ce livre, en partie à cause de mon propre désir d'habiter dans une cabane en forêt. Après une tentative ratée de trouver quelqu'un au nord de la Norvège (dont Hamsut provient), où j'ai roulé un peu partout en demandant aux gens s'ils connaissaient quelqu'un vivant dans un lieu isolé, je suis rentré en Angleterre sans film. Un bon ami m'a ensuite parlé de Jake, je l'ai appelé et je suis allé le rencontrer. Je pouvais voir en Jake quelqu'un qui vivait dans la nature non par misanthropie mais par un attachement profond au paysage et aux idées de liberté qu'il implique. Ce qui m'a immédiatement frappé, c'est que la vie de Jake était compliquée et parfois contradictoire, elle ne

résultait pas vraiment d'un rejet du mode de vie contemporain, ou d'une aspiration à vivre en accord avec la nature comme dans les temps pré-industriels, mais plutôt d'une pensée pragmatique pour un avenir viable, qui consiste à réanimer des vestiges de la technologie humaine mis au rebut pour des emplois nouveaux.

Qu'est-ce qui vous a décidé à tourner un second film avec Jake ?

J'ai fait *This Is My Land* en 2006 et ce film avait instauré pour moi une nouvelle façon de travailler, beaucoup plus libre qu'auparavant, c'est la première fois que j'utilisais le mode de l'observation. Cet essai m'a lancé dans une série de films sur des gens vivant dans la nature, qui, les années passant, est devenue moins observationnelle, plus fictionnalisée. Lorsque j'ai eu l'opportunité de faire un long-métrage, je voulais revenir vers Jake parce que je pensais qu'il y avait davantage à faire – et voir aussi si mon approche avait changé au cours de ces cinq dernières années. Le premier film m'a semblé comme une esquisse

pour quelque chose de plus contrôlé, je savais que je voulais diriger davantage les actions, que Jake pourrait parfaitement les jouer, et qu'il aurait déjà confiance en moi parce qu'il aimait le premier film. Il y avait aussi le simple fait que je le trouve très charismatique, ce qui est une condition nécessaire pour un film qui se concentre uniquement sur un personnage dans un paysage, sans paroles ou autre interaction humaine.

Ce que je voulais, c'était d'un film en collaboration avec Jake, qui lui ressemble mais qui ne soit pas une imitation

***Two Years at Sea* suit Jake au cours de différentes saisons. Comment le tournage s'est-il organisé ?**

Lorsqu'on vit dans la nature, sans électricité, chauffage central et eau courante, on devient plus conscient des saisons, parce qu'il y a davantage de préparatifs, notamment en hiver – alors j'ai pensé qu'il fallait que le film se déroule sur quatre saisons, bien qu'en noir et blanc il soit difficile de distinguer le printemps, l'été et l'automne dans une forêt conifère, particulièrement lorsqu'il pleut en chaque saison. Je savais que je voulais commencer et finir en hiver, donc j'y suis d'abord allé début 2010, et à quatre reprises par la suite la même année, en restant à chaque fois une quinzaine de jours. J'apportais toujours une liste de scènes que je voulais faire – liste qui me tenait lieu de scénario, je ne fais pas non plus de storyboards, je n'ai en tête que des idées et des images qui se concrétisent, ou sont abandonnées, une fois sur sa place en regardant dans l'objectif. C'était aussi la première fois que j'utilisais un matériel de

prise de son professionnel, nous étions donc deux – la plupart du temps auparavant, j'enregistrais le son moi-même. Lorsque nous étions là-bas, on ne faisait pas que filmer, parfois Chu et moi aidions Jake dans ses tâches, ou bien nous allions nous promener, ou nous nous asseyions la nuit autour de lampes à huile, on faisait une bonne équipe de sudoku.

***Two Years at Sea* montre des moments de la routine de Jake en les mêlant parfois à des scènes fantaisistes, comme la caravane suspendue dans l'arbre. D'où viennent ces fantaisies ?**

Ce film n'est pas un compte-rendu fidèle de la vie de Jake – si c'est ce que certains veulent, ils devraient rendre visite à Jake, il est extrêmement accueillant. Ce que je voulais, c'était d'un film en collaboration avec Jake, qui lui ressemble mais qui ne soit pas une imitation – un film qui assemble toutes sortes de fictions, parce qu'il exagère certaines parties de sa vie, et en laisse aussi beaucoup de côté. Je voulais commencer avec des épisodes quotidiens pour que des éléments fantastiques fassent peu à peu rupture, déplacent la perception du film entier et renforcent l'idée qu'il s'agit d'un monde en soi, pas d'un essai pour représenter objectivement le réel. J'en parlais avec Jake et il faisait des suggestions – il parlait de construire une cabane dans les arbres, mais ne l'aurait probablement pas faite en temps normal – le film est alors devenu le catalyseur d'idées qu'il ne réaliserait pas ordinairement, particulièrement celle de faire flotter une caravane dans les airs.

Le passé de Jake se signale régulièrement, par la musique ou par de vieilles photographies, mais il n'est jamais expliqué. Pourquoi était-il important de ne pas élucider son histoire personnelle ?

On en revient à cette idée de faire un documentaire qui ne s'intéresse pas aux faits de la vie de Jake, ça ne concerne pas l'information, car nous vivons dans un monde inondé



d'informations, c'est lassant. Ce film est un moment particulier dans le temps entre Jake, ma caméra et moi. Je voulais n'apporter que des indices du passé de ce personnage, indices qui peuvent faire travailler l'imagination du spectateur et qui ne verrouillent pas le document dans une fonction d'exposition. Je m'intéresse à un cinéma qui laisse beaucoup de place entre les choses, de manière à ce que le film puisse être terminé par le regardeur, qui dès lors n'est plus passif puisqu'il a à combler les lacunes entre les choses. J'ai la conviction qu'il n'est pas nécessaire d'expliquer ces choses pour qu'elle aient un impact sur le spectateur; ça n'a pas d'importance si on en fait une lecture erronée, car il n'y a pas une lecture qui soit correcte. Les photographies peuvent être interprétées de multiples manières, selon l'identité des personnes qui apparaissent ou les liens qu'elles entretiennent avec Jake; même chose avec la musique, qu'il a collecté d'années en années. J'aime particulièrement sa musique indienne, dont il a des cassettes dans sa voiture lorsqu'il sillonne la forêt en récoltant du bois. Il a trouvé cette musique sur des marchés de villes

indiennes lorsqu'il travaillait pour une compagnie maritime. C'est ce dont le titre donne un indice – Jake a travaillé deux ans en mer, en économisant chaque penny gagné pour acheter une maison dans la nature.

Qu'entendez-vous en désignant Jake comme le dernier ou le premier des hommes ?

J'aime l'idée de faire des films qui se tiennent hors du temps, ou, du moins, qui soient difficiles à situer – le passé comme présent, le futur comme passé, le présent comme futur. Jake est quelqu'un qui renvoie à cette idée – je ne peux pas m'empêcher de l'imaginer comme le dernier homme du futur, un futur peut-être pas si lointain, où son utilisation ingénieuse des déchets de notre monde lui permettrait de continuer à avancer. J'avais dès le départ une idée assez claire du film, qui commencerait avec une image blanche dans la neige, la lumière d'un projecteur, et à la fin son visage qui disparaît lentement dans le noir, dans la noirceur du grain qui danse sur l'écran et l'identifie à la fois comme être et comme l'image même du medium film. ●





INFORMATIONS TECHNIQUES

Un film de Ben Rivers

Royaume-Uni – 88', 16mm anamorphique,
Noir et blanc, 35mm / DCP 2011
avec Jake Williams
son : Chu-Li Shewring
mixage : Kevin Pyne

produit par FLAMIN Productions –
Film London Artists' Moving Image Network,
avec le soutien de Arts Council England
www.benrivers.com

BEN RIVERS

Né en 1972 à Somerset et résidant à Londres, **Ben Rivers** a étudié les Beaux-Arts à la Falmouth School of Art, en commençant par la sculpture avant de se tourner vers la photographie et les films Super 8. Une fois diplômé, il apprend le traitement manuel des films 16 mm. En 1996 il participe à la fondation de la Cinémathèque de Brighton, qu'il accompagne jusqu'à sa fermeture en 2006. Ben Rivers est depuis 2004 l'auteur d'œuvres parmi les plus captivantes du cinéma anglais contemporain. Attachés à la description de vies solitaires, de communautés fantomatiques et de territoires insulaires, ses films empruntent leur langage aussi bien à l'histoire du cinéma populaire qu'à l'histoire de l'art, à l'avant-garde et à une tradition du

documentaire ethnographique reprise avec un humour pince-sans-rire. Quand bien même il se donne la tâche d'effectuer le portrait de véritables hommes des bois, l'usage du 16mm et la manipulation chimique des images, le montage heurté et le collage de sons directs et manufacturés provoquent d'étranges collisions de temps par lesquels ses films naviguent constamment entre le passé et le futur, l'histoire et la science-fiction. Après une vingtaine de films courts, *Two Years at Sea* est son premier long-métrage. Il en a depuis réalisé un autre avec Ben Russell, *A Spell to Ward Off the Darkness*. En 2013-2014, il est artiste-intervenant au Fresnoy – Studio National des Arts Contemporains.

FILMOGRAPHIE

A Spell to Ward off the Darkness avec Ben Russell | 94' | 2013
Phantoms of a Libertine | 10' | 2012
The Creation as We Saw It | 14' | 2012
Two Years at Sea | 88' | 2011
Sack Barrow | 21' | 2011
Slow Action | 45' | 2010
I Know Where I'm Going | 29' | 2009
May Tomorrow Shine
The Brightest Of All Your Many Days As It Will
Be Your Last avec Paul Harnden | 13' | 2009

A World Rattled of Habit | 10' | 2008
Origin of the Species | 16' | 2008
Sørdal | 8' | 2008
Ah, Liberty! | 20' | 2008
House | 5' | 2007
Terror! | 24' | 2006
The Coming Race | 5' | 2006
Astika | 8' | 2006
This Is My Land | 14' | 2006
The Hyrcynium Wood | 8' | 2005
We the People | 1' | 2004
Old Dark House | 4' | 2003



PROGRAMMATION ET PRESSE

Simon Lehingue

Norte Distribution

27 rue Bleue

75009 Paris

09 83 84 01 58

simon@norte.fr



www.norte.fr

Design graphique : Damien Fauret

